



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 106.

VENDREDI, 15 Avril 1808.

EXTÉRIEUR.

ALLEMAGNE.

Vienne, le 2 avril.

M. le comte de Marcoff, général russe, est passé par Pest, le 20 du mois dernier, accompagné de trois aides-de-camp. Le lendemain, il continua sa route pour aller au-devant des troupes de sa nation, qui viennent de l'Italie, et retournent dans leur pays par la Hongrie : il prend le commandement de ces troupes. La première colonne de ce corps a traversé la ville de Bude, le 28 mars.

— On attend ici au printemps trois princesses de la maison d'Autriche ; l'archiduchesse Thérèse, épouse du duc Antoine de Saxe, sœur de l'Empereur ; l'archiduchesse Marianne, sa seconde sœur, qui revient de Rome, et l'électrice douairière de Bavière, sœur aînée de l'Impératrice.

— Nous avons encore ici beaucoup de neige et un froid aussi vif que dans les plus forts hivers. La terre est tellement gelée, qu'il est impossible d'y travailler. (*Idem.*)

Francfort, le 9 avril.

Notre foire de Pâques paraît devoir être assez animée ; il est arrivé plusieurs étrangers. Il a été fait déjà beaucoup d'affaires ; les fabricans suisses et saxons ont trouvé beaucoup de facilité pour le débit de leurs produits, qui sont très-recherchés en Allemagne, depuis que les marchandises anglaises ne peuvent plus y pénétrer. (*Gazette de France.*)

BAVIÈRE.

Munich, le 4 avril.

La commission d'organisation, formée pour régler la nouvelle constitution du royaume de Bavière, a déjà, depuis quelques jours, commencé ses séances. Elle est composée des ministres et de deux des plus anciens référendaires intimes de chaque département.

On assure que le royaume de Bavière sera partagé en seize départemens, dont le duché de Bavière, proprement dit, en formera trois. (*Idem.*)

ROYAUME DE WURTEMBERG.

Stuttgart, le 7 avril.

On parle beaucoup d'un voyage de quelques semaines que doit faire notre souverain immédiatement après les fêtes de Pâques. On ne sait rien de positif sur le but de ce voyage ; cependant le bruit court que S. M. se rendra à Cassel.

— On apprend que le célèbre jurisconsulte M. Hufeland, professeur actuel de droit civil à l'Université bavaroise de Landshut, et né à Dantzick, vient d'être nommé chef de l'administration de cette ville anséatique. Il doit, en conséquence, quitter incessamment Landshut. Avant de professer dans cette dernière ville, il avait déjà occupé des chaires de droit dans les Universités de Wurtzbourg et de Jena. (*Publiciste.*)

ROYAUME DE HOLLANDE.

Utrecht, le 6 avril.

S. M. le roi ayant reçu la notification de la mort de S. M. Christian VII, roi de Danemarck, la cour prendra aujourd'hui le deuil pour vingt-un jours.

— Les différens corps de troupes de l'armée hollandaise qui reviennent de l'Allemagne, entrent successivement dans les places de ce royaume qui leur sont assignées pour tenir garnison ; ils sont accueillis par-tout avec enthousiasme, et leur entrée dans les villes se fait avec la plus grande solennité, en honneur de la conduite valeureuse tenue par ces braves guerriers pendant les campagnes en Allemagne.

(*Journal du Commerce.*)

INTÉRIEUR.

Turin, le 4 avril.

Voici de nouveaux détails sur le tremblement de terre du 2 avril :

L'ondulation était du nord au sud, d'après le plus grand nombre d'observations : plusieurs cependant ont observé un balancement de l'est à l'ouest. En comparant les positions des observateurs, il paraît que la direction moyenne revient à celle notée aussi par quelques-uns, du nord-ouest au sud-est.

Cette première secousse a été suivie un instant après d'une seconde dans la même direction, et celle-ci a été un peu plus forte que la première.

La succession de ces secousses a duré huit secondes environ.

Ce tremblement de terre ayant été le plus fort qu'on ait ressenti à Turin depuis plus de 30 ans, a beaucoup alarmé tous ceux qui étaient dans une position propre à les ressentir, et particulièrement dans les logemens les plus élevés du sol.

Un grand nombre de personnes se sont sauvées dans les rues, et on a de suite répandu le bruit que des têtes de cheminée, des comble et des maisons s'étaient écroulées ; mais en général il n'y a eu que les meubles mal placés qui soient tombés. Des portes et des poutres ont présenté des crevasses, et on a observé un balancement sensible dans les meubles et même dans les murs, particulièrement des maisons peu solides.

A 9 heures 15 minutes, une autre secousse beaucoup plus légère se fit sentir.

Plusieurs personnes assurent en avoir senti une autre un peu plus forte à une heure et demie du matin.

Quelqu'un qui s'est trouvé sur le pont du Pô, dans le moment du tremblement, a observé que les eaux se sont élevées et abaissées alternativement ; ensuite il a éprouvé une espèce de suffocation qu'il a attribuée à un vent chaud sorti du sein des eaux.

On écrit de Pignerol qu'on a éprouvé une grande secousse vers 5 heures et demie, et d'autres à 10 et 11 heures du soir, à minuit et à 2, à 3 et à 7 heures du matin ; que l'ancienne église de Saint-Maurice a beaucoup souffert, ainsi qu'un grand nombre de maisons. L'ancien château du village de Saint-Second, près de Pignerol, a été si fortement ébranlé et dégradé, qu'il n'est plus habitable ; les débris de cette maison ont blessé grièvement le jardinier.

Dans la commune de Saint-Germain, il y a eu cinq maisons ruinées ; la voûte de l'église des catholiques, ainsi que le temple des réformés, ont aussi beaucoup souffert.

On écrit qu'à Lucerne il n'y a presque plus de maisons habitables, et les églises sont aussi ruinées ; dans le village de La-Tour, la maison du maire a été détruite ; l'église des catholiques et le temple des réformés à Saint-Jean, ont aussi beaucoup souffert ; le village du Villars-Pérouse a aussi été très-endommagé.

A Cavour, quelques têtes de cheminées et une petite tour se sont écroulées ; dans le département de la Stura, on a ressenti les mêmes secousses ; à Mondovi, il y a eu aussi quelques maisons qui en ont souffert ; à Boves, elles ont été ressenties dans les écuries, mais on ne sait point encore si elles ont causé des dommages ; plusieurs autres communes, d'où l'on attend des renseignemens précis, n'ont point été si heureuses que Boves ; l'on sait déjà, en général, que des voûtes, des têtes de cheminées, des tours, etc., se sont écroulées.

Sur le Mont-Cénis, le tremblement a renversé un chandelier placé sur une cheminée, et tout le bâtiment de l'hospice a éprouvé une forte secousse qui a été accompagnée d'un bruit sourd, tel que celui que feraient plusieurs voitures roulant sur le pavé.

Les lettres du Mont-Cénis font aussi mention de la secousse qui a eu lieu après 9 heures.

Les effets de ce tremblement de terre dans d'autres villes, ainsi que dans plusieurs villages de la 27^e division militaire, ont été plus ou moins marqués. Ainsi, à Carnagnole et à Savillan, dix à douze têtes de cheminées se sont écroulées ; à Saluces, outre les autres dégâts, il a aussi fait tomber une partie du clocher de l'église

de Saint-Bernardin, qui se trouve sur la colline ; à Vigon, une femme est restée morte sous les ruines de sa maison écroulée, et un grand nombre de cheminées ont été ébranlées ; à Asti, on a éprouvé à-peu-près la même chose ; quelques cloches ont sonné.

Château-Chinon, le 3 avril.

Une bête féroce désolait depuis quelque tems le canton de Saulieu ; elle se jetait sur tout ce qu'elle rencontrait sur son passage, hommes et animaux. Dans la journée du 30 mars, elle attaqua plusieurs paysans et plusieurs voyageurs sur la route de Saulieu ; un conscrit de la réserve de 1808 fut dévoré entre Montribois et Saint-Léger-de-Foucharet ; à Saulieu même deux jeunes filles et un petit garçon furent dévisagés par ce cruel animal. Enfin il a été tué dans la nuit du 31 mars, avec un courage incroyable, par un cultivateur du village de la Pierre-Ecrite, nommé Jean Machin. Voici les détails qui ont été adressés à ce sujet, par le sous-préfet de Château-Chinon, au préfet de la Nièvre :

« Le 31 mars, à trois heures du matin, Machin s'était levé et était sorti de sa maison ; il n'avait que sa chemise et des sabots. Il entendit dans des broussailles voisines le pas d'un animal qui s'approchait ; il crut que c'était un chat qui avait disparu de sa maison depuis quelques jours, et il cria à sa femme, et à ses enfans que le chat revenait. La nuit étoit sombre ; aussitôt un animal s'élança sur lui et l'atteignit à la poitrine ; il le repoussa avec courage. L'animal s'élança de nouveau avec assez de force pour le faire reculer deux pas et le coller contre la muraille, en se dressant sur ses pattes de derrière, et en le mordant au sein droit. Machin fit des efforts inutiles pour s'en débarrasser ; ne pouvant y parvenir et souffrant horriblement des morsures de l'animal qui, loin de lâcher prise, enfonçait toujours plus avant ses dents, il le serra avec force entre ses bras, et après avoir crié à sa famille d'allumer promptement du feu, en disant qu'il tenait la mauvaise bête, il la traîna dans sa chambre basse, où il la coucha sous lui sur une forte table. Sa femme, ses enfans, au nombre de cinq à six, étaient saisis d'une telle frayeur qu'ils se bornaient à crier, et n'osaient se lever ; cependant une de ses filles, plus courageuse et âgée d'environ vingt-deux ans, alluma une chandelle ; son père lui donna l'ordre de prendre un couteau et de l'enfoncer dans le cou de la bête ; ce qu'elle fit avec dextérité à l'aide de son père qui, écrasant la bête de son propre poids, marque de la main gauche à sa fille l'endroit où elle devait la saigner, pour ne point lui faire à lui-même de mal. Pendant cette opération, la bête mordait toujours davantage le sein de Machin, et ne céda que lorsqu'elle eut à-peu-près perdu tout son sang.

« On espère que le courageux Machin pourra guérir de ses blessures, quelque profondes qu'elles soient. »

Cologne, le 9 avril.

Des familles polonaises desirant venir passer la saison des eaux à Spa, ont fait demander à M. le préfet du département de l'Ourthe, des renseignemens sur l'état de cet intéressant endroit depuis l'incendie qui en a consumé une partie. Ce magistrat vient de rendre publique la réponse qu'il a faite à cette demande, et de laquelle il résulte que les flammes n'ayant atteint que le vieux Spa, toute la partie de ce beau bourg propre à recevoir et loger les étrangers est restée intacte. On s'occupe d'ailleurs avec une telle activité de réparer les dégâts causés par l'incendie, qu'à l'ouverture de la saison, on n'en verra plus la moindre trace.

Il faut espérer que les malheurs dont une partie des habitans de Spa ont été accablés, seront un nouveau motif pour y amener les personnes qui font de leurs richesses le noble usage d'allier la bienfaisance aux plaisirs.

Paris, le 14 avril.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 11 janvier 1808, sur la demande de François Hognard, couvreur à Toul, et de Marie-Anne, sa femme, .

Le tribunal de première instance à Toul, département de la Meurthe, a déclaré l'absence de Jean-Baptiste, François-Claude, Jacques-Claude et Adrien Estienne.

Par jugement du 18 janvier 1808, sur la demande de Pierre Javerzat, cultivateur à Saint-Maisne,

Le tribunal de première instance à Périgueux, département de la Dordogne, a déclaré l'absence de Jean Taulon, cadet.

Par jugement du 9 janvier 1808, sur la demande de Jacques Bessejon, et de dame Anne-Marie Dinot, son épouse, propriétaire,

Le tribunal de première instance à Gannat, département de l'Allier, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Joseph Dinot, de la commune de Saint-Didier.

MINISTÈRE DU TRÉSOR-PUBLIC.

Paiement de la dette publique, à effectuer à Paris, du lundi 18 avril 1808, au samedi 23, savoir :

CINQ POUR CENT CONSOLIDÉS.

Semestre échu le 22 mars 1808.

Bureaux 1. A, P.....	4500
2. D, du n° 1 à.....	5500
3. C, H.....	4500
4. M, N, O.....	3900
5. C, K.....	5500
6. L.....	5500
7. Q, R, U, V, W.....	2100
8. B.....	5500
9. E, I, J, S.....	1600
10. F, T, X, Y, Z.....	2500
11. D, du n° 43503 à.....	46500

Le lundi 18, mercredi 20, et vendredi 22 avril.

N. B. Le tableau ci-dessus est le développement des numéros portés dans la 5^e colonne de l'affiche générale, comme devant être payés dans la 5^e semaine. — (Voyez le Moniteur du 20 mars.)

DETTE VIAGÈRE ET PENSIONS.

Semestre échu le 22 décembre 1807.

Dettes viagères.

(1^{re} classe ou sur une tête.)

Bureaux 1 du n° 1 au n°.....	11500
2 du n° 11501 à.....	23000
3 du n° 23001 à.....	34500
4 du n° 34501 à.....	46000
5 du n° 46001 à.....	57500
6 du n° 57501 à.....	la fin.

(2^e classe ou sur 2 têtes.)

7 du n° 1 à.....	16000
8 du n° 16001 à.....	la fin.

(3^e et 4^e classes ou sur 3 ou 4 têtes.)

11 du n° 1 à.....	la fin.
-------------------	---------

Pensions ecclésiastiques.

Bureaux 9 du n° 1 à.....	la fin.
--------------------------	---------

Pensions civiles.

10 du n° 1 à.....	la fin.
-------------------	---------

Pensions nouvelles intégrales.

10 du n° 1 à.....	la fin.
-------------------	---------

Pensions de veuves des Défenseurs de la Patrie.

11 du n° 1 à.....	la fin.
-------------------	---------

Le mardi 19 avril.

PAIEMENT DES SEMESTRES ARRIÉRÉS.

Dettes viagères, et Pensions de toute nature.

Le jeudi 21 avril, depuis le 2^e semestre an 11 jusqu'au semestre échu le 22 juin 1807, inclusivement, par tous les bureaux.

N. B. Le samedi 23 avril est réservé dans tous les bureaux pour la vérification des paiements dans les départements.

Les bureaux de paiement seront ouverts à neuf heures du matin.

P O É S I E.

Essais poétiques sur la théorie newtonienne, tirés de l'Atlantide, poème inédit; par M. N. L. Lemerrier.

Ce nouvel ouvrage de M. Lemerrier ne peut manquer d'exciter vivement la curiosité des savans et celle des gens de lettres. Il ne s'agit, dans les Essais que nous annonçons, de rien moins que de chanter les grands phénomènes de l'Univers et de créer de nouvelles sources du merveilleux, en substituant à la théogonie des anciens, une théogonie nouvelle mieux adaptée à l'état de nos connaissances présentes.

La grandeur et la difficulté d'une telle entreprise sont faciles à sentir. On sait que le génie d'Hésiode a peut-être eu besoin de celui d'Homère, pour assurer l'immortalité à l'Olympe des Grecs. Ce qu'Hésiode et Homère ont fait, M. Lemerrier le tente à lui seul. Nous ne faisons point cette remarque pour jeter de la défaveur sur son entreprise; mais pour engager, au contraire, le public à l'examiner avec attention, à la juger avec réserve et même avec un peu d'indulgence si cela était nécessaire. Nous ne prétendons ici rien juger: nous exposons, et c'est surtout cette idée que nous invitons le lecteur à ne pas perdre de vue en nous suivant dans cette analyse.

M. Lemerrier indique, dans des réflexions générales sur l'invention, placées à la tête de ses Essais, quel a été son but en se livrant à un pareil travail. Il a voulu orner des charmes de la poésie les grandes vérités découvertes par Newton et devenues le centre autour duquel se rallient tous les phénomènes de la physique générale. Il a voulu en même temps établir sur ces vérités éternelles, une mythologie dont le fondement fut durable.

M. Lemerrier, obligé par le sujet de ses Essais à puiser dans les sciences les matériaux dont il a voulu enrichir la poésie, établit en principe que l'étude des sciences, loin de dessécher l'imagination, lui fournit ses plus précieux matériaux; que l'observation des phénomènes naturels est la source intarissable où l'esprit doit puiser, et que les visions d'un cerveau vide sont toujours moins intéressantes que les vérités éternelles embellies par l'imagination. Il pense que les anciens suivaient toujours ce principe dans la composition de leurs fables, et que leurs divinités n'étaient qu'une image ou bien une expression des puissances physiques et des grandeurs morales.

Si l'on demande ce qui fait que de jour en jour on sent moins les beautés de l'ancien Panthéon, M. Lemerrier répond que Jupiter, Junon, Vulcain, Mars et leurs enfans ayant perdu chez nous les attributs que la doctrine des Grecs leur prêtait, ces divinités sont devenues dès lors des êtres chimériques, et que n'étant plus pour nous les emblèmes des mystères de la Nature, leur histoire nous attache moins et ne fait que nous amuser vaguement.

Frappé de ces considérations, et méditant quelquefois sur le spectacle des cieux qu'ont franchis les Copernic et les Newton, où Lagrange atteint le calcul de la double libration de la lune, et dont Laplace décrit la mécanique immense, j'ai cru, dit M. Lemerrier, que la poésie pouvait s'y tracer des routes, y rencontrer des créations inconnues, et animer par des fictions neuves les forces naturelles que les savans ont découvertes. Ces cieux-là nous ouvriraient, continue-t-il, une carrière plus vaste que le vieil Olympe, et je ne doute pas que nos abstractions génératrices ne se transformassent aussi heureusement que celles à qui les Egyptiens et les Romains ont donné un corps et un langage dans leur mythologie.

Cependant M. Lemerrier ne veut pas qu'on le soupçonne de méconnaissance ou de déprécier les charmes de cette mythologie.

Nos maîtres lui doivent, dit-il, le lustre de leurs plus beaux écrits; le témoignage des siècles atteste le prestige des fables riantes ou majestueuses qu'ils en ont empruntées. Toute l'antiquité brille de ses allégories; leur éclat seul repousserait toutes les attaques: il nous éblouit encore dans les peintures modernes qui le refléchissent, etc. etc.; il veut signaler qu'il les admire en les imitant: on n'a jusqu'ici traduit que le style de leurs auteurs; il essaie de traduire leur génie d'invention. Pour mieux leur ressembler, il faut dérober le secret de leurs créations, et parer le Pinde moderne de richesses qui lui soient propres.

Dans cet ouvrage, mais hardi dessein, M. Lemerrier a dû choisir un sujet, imaginer une action, et créer des divinités.

La submersion de l'île Atlantide dont a parlé Platon, et dont quelques philosophes ont aussi parlé après lui, lui a paru un sujet propre à l'exécution de ses projets. Il seint que cette île attaquée par des peuples barbares accourus du Nord, est défendue par ses habitans parmi lesquels

brillent plusieurs citoyens qu'il a su caractériser par des oppositions frappantes. Cette guerre entre des peuples barbares et des peuples civilisés, l'ignorance et les lumières, forme l'action du poème, et lui fournit de beaux caractères, et de plus l'occasion de développer les merveilles du Monde, dont les agens divinisés et personnifiés interviennent comme acteurs dans l'action principale. On voit que dans ce plan les projets de M. Lemerrier ne sont développés que secondairement; qu'il a évité de placer dans un sujet où rien, excepté le titre, n'est tiré de l'antiquité, des agens que sans doute on trouvera toujours bien placés dans les ouvrages des anciens; mais dont on ne goûterait peut-être pas l'emploi dans des sujets modernes. On voit aussi qu'il a voulu éviter la sécheresse des poèmes purement descriptifs.

On trouve dans l'Olympe de M. Lemerrier, comme dans toutes les théogonies, un Être suprême, moteur des Mondes: c'est Théos; de cette intelligence suprême émane Psychée, âme de tout ce qui respire; Charytée et Proballène produisent l'harmonie des Mondes dont Nomogène règle les lois. Curgire, comme les deux premiers, fils de Nomogène, balance les efforts contraires de ses frères. Synojenie préside à la formation de ces corps; Lampèlie les éclaire, et Pyrophise les pénètre de sa chaleur. A ces divinités de premier ordre, sont subordonnées d'autres divinités secondaires. Electrone, Magnésine, Bione, Syder, Hélicon, Ménie, Pyrotone, etc. divinités qui sont toutes les images de quelques puissances ou de quelques phénomènes naturels: à toutes ces divinités, il faut joindre un vieux génie qui, sous le nom de Métrogée, observe, mesure et calcule tous leurs mouvemens. Quelle que soit l'idée que l'on conçoive d'abord de cette création, il est évident qu'elle ne peut être bien jugée qu'après avoir examiné le parti que le poète a su en tirer. Aussi, sans insister plus long-temps sur l'exposition de cette théogonie nouvelle, nous allons citer quelques morceaux qui mettront à portée d'en sentir le mérite.

L'auteur, dès son début, invoque les divinités qu'il a créées.

Seconde mon esprit en sa haute carrière,
O mes divinités! ô chaleur! ô lumière!
Vous, filles du Soleil; vous, immortelles sœurs,
Qui, d'un nom poétique, empruntant les douceurs,
Du feu de vos rayons rendez ma vue éprise;
O pure Lampèlie! ardente Pyrophise!
Alors qu'après Newton j'ose ici répéter
Des secrets qu'aucun luth n'essaya de chanter.
Répandez en mes vers, comme au sein de ce Monde,
Vos flots de clarté vive et de flamme féconde.

Le poète, par une suite naturelle de ses chants, nous transporte dans les hautes régions du ciel, et nous rend spectateurs des scènes qui s'y passent.

Un concert élevé d'augustes harmonies
Charmait de l'Univers les bienfaisans génies;
Ces puissances n'ont pas leurs sièges lumineux
Dans un palais céleste, Olympe fabuleux;
Leur troupe en aucun tems aux banquets appelés
Ne forme à leur monarque une cour assemblée:
Jamais on ne les voit, au sortir de leur char,
Savourer l'ambrosie et sourire au nectar.
Au milieu de l'espace une voix qui raisonne,
D'un bout des cieux à l'autre atteint de trône en trône.
Tous ces divins moteurs des Mondes infinis,
Par l'éternel principe au loia entr'eux unis;
Fille du dieu des dieux, Nomogène leur mere
Enchaîne leur présence à leur grand ministère

On voit par ce morceau que l'auteur, en se privant des tableaux et des images que fournissent à la mythologie des Grecs les banquets des dieux assemblés dans l'Olympe, a su en trouver de nouvelles dans un autre ordre de choses.

Cet Olympe n'a cependant pas été, plus que l'ancien, exempt de débats; deux frères (Barythée et Proballène), jaloux l'un de l'autre, sont prêts à se livrer des combats affreux:

Jadis leur inspirant une jalouse guerre
La Discorde, l'horreur du ciel et de la terre,
Par ses fureurs connues en nos tristes cités
Souffla l'envie au cœur de ces divinités.

Un jour.

Proballène, en son vol qui traverse l'espace,
Las d'être contenu dans les cercles qu'il trace,
S'écria dans les cieux: O roi du centre! eh quoi!
Sans repos à jamais tournerai-je sur toi?
Ces globes de lumière intarissable source,
Ces astres réfléchis dont je presse la course,
Ces mondes habités qui passent dans l'éther,
Doivent-ils en tout tems subir ton joug de fer?
Tandis qu'assise en paix ta lourdeur inutile
Regne oisive et superbe en son trône immobile,
Et qu'au centre éternel de leurs centres divers

Tu dors aux profondeurs de l'immense Univers,
Ah ! nous romprons ta chaîne : oui, prince orgueilleux,
tremble !
Sur un des bouts du ciel nous peserons ensemble,
Et bientôt par ma force arrachés de ta main
T'échappant sans retour suivant le droit chemin,
Nous fuirons devant nous d'une éternelle fuite,
Et les mondes cédant à ma seule conduite,
Franchiront nuit et jour mille cieux inconnus
Où les astres encor ne sont point parvenus ;
Espaces sans clarté, régions sans limites,
Empires hors des lois que tu nous a prescrites....
.....
A Barythée ainsi Proballène jaloux
En discours insensés exprimait son courroux.

Alors Barythée :

Ta force en tous les tems, du centre fugitive,
Est de ma gravité pour tous les tems captive.
D'une comète en feu le choc inattendu,
Brisât-il en passant l'Univers confondu,
Tu ne fuirais pas loin... Elancé de ma place,
Soudain resaisissant la plus pesante masse,
J'y fixerais mon siège ; et rentré sous ma loi,
Il te faudrait encor voler autour de moi ;
Fléchis donc et subis ton antique esclavage,
Poursuis sans murmurer ton éternel voyage.

Cette réponse de Barythée n'est pas propre à calmer la jalousie de Proballène ; aussi à peine il a dit :

..... Et son rival fond d'une aile éperdue.
La voix de sa fureur dans l'espace entendue,
Fit d'un horrible éclat, du plus profond des lieux,
Monter soudain le bruit jusqu'au plus haut des cieux,
Barythée en tressaille, ébranlé sur son siège.
Proballène, insultant au maître qu'il assiège,
Déjà s'attend à voir les mondes s'embrâser,
Leurs centres se dissoudre, et ses fers se briser ;
Mais Psyché accourt, et sa voix leur oppose
La sublime raison dont la remplit Thésée.
Quel transport vous saisit trop aveugles rivaux,
Tendez chacun sans trouble au but de vos travaux,
Eh ! pourquoi, Proballène, en vagabond génie,
Prétends-tu du grand ordre altérer l'harmonie,
Et toujours par ta fougue emporté devant toi
Du centre où tout s'unit méconnaître le roi ?

Ramenés par ces discours, les deux frères divins s'apaisent, et tout rentre dans l'ordre :

Au loin la Discorde bannie
Perce d'horribles cris l'étendue infinie.
Elle eût voulu plonger dans la confusion
Tout l'ordre harmonieux de la création.
Les éléments émus s'allaient livrer la guerre,
Déjà même tremblait notre double hémisphère,
Des monts sous d'autres monts s'étaient enroulés ;
Des fleuves et des mers avaient changé de lits ;
Les flots furent brisés par de nouvelles îles ;
En des volcans subits disparurent des villes.
.....
Prêts à se désunir, les puissans axigères,
Dieux des pôles, tenant les grands appuis des sphères,
Immortels, dont le front dans un azur glacé
Domine un océan de frimats hérissé,
Veillant toujours debout en des nuits éternelles ;
Ces deux soutiens du pôle, assidus sentinelles,
Se criaient l'un à l'autre : « Ah ! quel choc furieux !
Ah ! je sens de ma main sortir l'axe des cieux !
Redouble de vigueur, mon frère, un dieu le frappe !
Où donc vais-je tomber, si mon appui m'échappe ?
Une fois renversé du point fixe où je suis,
Me perdrai-je avec toi dans l'abîme des nuits ?
Vois qu'au-delà des lieux où siègent nos demeures,
L'étendue est sans borne et le tems n'a plus d'heures.
Ils criaient, et l'espace en frémissait d'horreur.
La terre cependant, au cri de leur terreur,
S'émut et sous les cieux changea la ligne oblique,
Qui de son équateur écartait l'écliptique.
.....
La nature tremblante à ces affreux instans
Des pôles ténébreux plaignit les habitans.
Déjà l'ombre s'accroît aux pieds des axigères,
Et l'exil du soleil noircit leurs hémisphères.

Les savans trouveront certainement dans ces fragmens, que nous avons beaucoup abrégés, une description satisfaisante des phénomènes de l'attraction. Cette description est d'une autre part assez animée pour que les gens du monde prennent intérêt à la fable dans laquelle elle se trouve placée ; c'est ainsi que dans les fictions des anciens il y a toujours un côté relevé qui fait le charme des philosophes, tandis qu'elles intéressent, sous d'autres rapports, les personnes qui n'y cherchent qu'une occasion de payer aux muses, le tribut qu'ils aiment à lui décerner.

Un second article nous fournira l'occasion de donner à cette analyse d'autres développemens et d'achever ce que nous avons désiré faire, c'est-à-dire, de donner une idée exacte du plan, du but de M. Lemerrier dans cet ouvrage, et du style qu'il a cru convenable d'y employer, sans en faire précisément l'objet d'un éloge ou d'une critique.

G. D.

VARIÉTÉS.

M. le conseiller G. Fischer a établi à Moscou une Société savante dont le but principal est de s'occuper d'histoire naturelle, et spécialement de celle de Russie. Elle a déjà publié un volume de Mémoires, qui fait désirer que son zèle ne se ralentisse pas. Le comte Alexis Razoumowsky est président de la Société, et le fondateur, M. Fischer, en est directeur. Elle a deux secrétaires, l'un pour la langue russe, et l'autre pour la langue française. Plusieurs membres de l'Université de Moscou y sont agrégés.

— Il existe à l'île de Bornholm une Société savante qui a déjà publié deux volumes de mémoires. On en remarque un de M. le juge Roye, qui renferme des détails curieux sur la statistique de cette île très-peu connue. M. Roye y compte mille fermes et environ dix mille chevaux. Le commerce de cette île occupe quinze bâtimens pontés et cinquante-sept barques qui lui appartiennent. Une chose digne peut-être d'être remarquée, c'est que les marins danois qui naviguent à Bornholm, appellent ses habitans *les Français de la Baltique*.

Une chose assez extraordinaire, c'est que, dans le bombardement de Copenhague, quoique l'édifice qui renferme la bibliothèque de l'Université ait beaucoup souffert, il n'y a eu cependant de brûlé que les cases où étaient placés les livres qui traitent du *Droit des gens* et de la morale.

M. le recteur Linde a mis en vente à Varsovie, depuis le mois de janvier, la première partie du second volume de son *Dictionnaire de la langue polonoise*.

— M. Alexis Andrad, acteur du théâtre hongrois de Ségédin, a fait imprimer à Pesth un recueil de fables originales. La poésie hongroise n'avait encore eu, dans ce genre, que des imitateurs. Nous ne pouvons, au reste, décider à quel titre on donne ce titre d'originalité aux fables de M. Andrad. Le journal allemand qui le leur accorde n'en cite qu'une seule, et la voici :

Le Milan et le Hibou.

« Le Milan dit au Hibou : Dieu sait que tu n'a aucun oiseau pour ami. Oh ! répondit le Hibou, s'ils ne sont pas mes amis, c'est que j'y vois clair dans les ténèbres. »

L'idée de cette fable est de Florian.

Le quatrième et le cinquième cahiers de *Mélanges hongrois* ont paru à Pesth chez Hartleben. On y remarque un *Voyage dans la Bulgarie et la Roumanie*, par M. Rumi : un morceau du docteur Lubek sur le caractère national des Hongrois, et des excursions dans la Haute-Hongrie.

— L'exposition publique de tableaux n'ayant pas eu lieu cet hiver à Berlin, le peintre Bardou, a exposé chez lui son tableau *OEdipe et Antigone*, et reçoit une rétribution de ceux qui viennent le voir. Le moment choisi par le peintre est celui où OEdipe, après son bannissement, est sorti de Thèbes conduit par sa fille ; il vient seulement de se reposer sur un banc de pierre, et se dispose à continuer sa marche.

On donne de grands éloges à cette composition.

Les amateurs des arts à Berlin ont eu aussi, dans le même tems, une autre jouissance. On y a exposé publiquement les tableaux laissés par le célèbre Philippe Hakert. Les curieux s'y sont portés avec le plus grand empressement, mais leur attente n'a point été entièrement remplie. Il paraît que les héritiers de ce grand peintre, mort en Italie, ont vendu en route ses meilleurs tableaux. Dans ceux qui restent, il y en a cependant encore où l'on retrouve son talent, entre autres deux vues de la *Solfatara* et deux cascades. Outre les tableaux originaux, cette collection offre aussi des copies d'après Berghem, Backhuysen et autres paysagistes.

— M. Ifland a donné cette année un *Almanach des théâtres* beaucoup meilleur que le précédent. Il y a inséré quatre morceaux dont trois traitent de l'art du comédien, et le quatrième est un hommage à la mémoire de l'acteur Beil. On retrouve dans ces différens articles la connaissance des hommes et du théâtre dont l'auteur a si souvent donné des preuves comme auteur comique et comme acteur. L'almanach est terminé par une jolie comédie en un acte, *le Choix d'une épouse* (*die Brautwahl*). Les gravures dont il est orné sont des portraits d'acteurs et d'actrices.

— La chimie, la botanique, la médecine sont toujours cultivées en Italie avec beaucoup de zèle. Les ouvrages de ce genre sont ceux qui paraissent le plus souvent dans les annonces des journaux ; mais il n'en entre pas dans notre plan d'en donner la liste. Nous citerons seulement un *Essai théorique et pratique* de M. Vassali Fandi, sur l'*Arachis hypogaea*, ou pistache de terre. L'auteur y traite, non-seulement de la culture de ce végétal assez singulier qui se retrouve dans les deux Indes, mais il enseigne ses usages alimentaires sous la forme de fromage, d'huile et de café.

Un ouvrage d'un autre genre, que nous devons annoncer à nos lecteurs, ce sont les *Observations typographiques sur les livres imprimés en Piémont dans le 15^e siècle*, par le baron de Vernazza (à Bassano, chez Remondini). L'auteur y donne des notices intéressantes sur deux imprimeurs du Piémont, peu connus, et sur les éditions sorties de leurs presses. Le premier est un Allemand nommé Jean Glimm, et le second un Italien nommé Christophe Beggiamò, qui travailla d'abord avec Glimm, et publia ensuite à lui seul différens ouvrages. Leurs premières éditions paraissent être de l'an 1470. Le reste de l'ouvrage du baron Vernazza contient des observations intéressantes sur les empreintes de papier usitées en Allemagne et en Italie, et sur les papeteries établies en Piémont dans le 15^e siècle.

(Archives Littéraires.)

SCIENCES MÉDICALES.

Traité des hémorragies, par J. Lordat, docteur en médecine, médecin et chirurgien du dépôt de mendicité de Montpellier, chef des travaux anatomiques de l'Ecole de Médecine de la même ville, membre de plusieurs Sociétés savantes (1).

Les hémorragies inspirent naturellement, à ceux qui en sont témoins et à ceux qu'elles attaquent, des alarmes d'autant plus vives, que les uns et les autres en ignorent la cause, le degré de gravité, et les suites. On voit en effet succomber, à des accidens hémorragiques, des sujets dont l'état semblait aux hommes de l'art même n'annoncer rien de fâcheux ; et quelquefois aussi, des symptômes effrayans cesser tout-à-coup, après avoir produit une évacuation salutaire au malade.

Jusqu'ici nous n'avions point, sur cette matière importante, un traité aussi complet et aussi méthodique que celui auquel M. Lordat vient de mettre la dernière main, et qui ne peut manquer d'être accueilli et analysé spécialement dans les ouvrages périodiques consacrés à signaler les monumens et les progrès de la science médicale. Le travail de ce professeur praticien répand le plus grand jour sur l'origine, la nature, les caractères des différentes hémorragies, et la manière de les traiter eu égard à leurs causes, leurs espèces ; enfin à l'âge, au sexe et au tempérament des individus. Ceux des médecins qui se piquent d'exercer leur profession avec honneur, trouveront dans l'ouvrage que nous annonçons d'excellentes vues, et une théorie applicable à une foule de cas qu'on avait ou méconnus ou peu approfondis. Dès-lors ils seront moins tentés de se borner comme il arrive d'ordinaire, ou à arrêter les hémorragies pernicieuses et excessives, ou à modérer celles crues naturelles et critiques.

L'auteur commence par une description exacte des organes d'où le sang peut s'échapper, c'est-à-dire, des gros vaisseaux, et des vaisseaux capillaires, par rupture spontanée, par violence, par transsudation, et par quelques autres causes internes ou externes, du nombre desquelles il paraît cependant exclure l'érosion : il examine ensuite quelles dispositions pathologiques de ces organes peuvent causer plus ou moins immédiatement des hémorragies.

La description de ces organes et la connaissance de leur état pathologique ne sont rien moins qu'oisives, puisque l'auteur en déduit les différens genres d'hémorragies qu'il importe le plus de bien distinguer ; à savoir : 1^o celles par fluxion générale ; 2^o celles par fluxion, ou congestion locale ; 3^o celles par expansion cutanée sur une surface plus ou moins grande du corps ; 4^o celles adynamiques dues le plus souvent à l'altération et à l'appauvrissement du sang dont les parties manquant d'adhérence entre elles, sont plus disposées à se répandre ; 5^o celles provenant d'un défaut de résistance locale dans les vaisseaux destinés à contenir le sang ; 6^o celles qu'il nomme par *expression*, et qui sont en effet la suite de compressions assez fortes pour forcer le sang à s'extravaser ; dans cette classe sont comprises les plus légères enchymoses produites par la pression, le frottement, ou même la succion sur la peau des personnes délicates, et sur-tout

(1) Un volume in-8^o de 400 pages.

A Paris, chez Goujon, libraire, rue du Bac, n^o 33, et Bruno-Labbe, libraire, quai des Augustins, n^o 33. — 1808.

sur celle des enfans ; 7° les hémorragies vulnéraires, autrement les effusions sanguines causées par les plaies et blessures ou contusions. On pourra remarquer encore dans ce chapitre que l'auteur est loin d'admettre comme causes d'hémorragies, l'acreté des humeurs qui, selon d'autres praticiens, serait de nature à corroder les vaisseaux sanguins ; il préfère d'attribuer des effets analogues au défaut de résistance locale, joint à la distension que peuvent occasionner les mouvemens irréguliers de la force vitale du sang ; enfin le huitième et dernier genre comprend les hémorragies dites *sympatiques*, parce qu'elles proviennent du rapport de sympathie qu'ont entre eux les organes du corps en général, et qui sont souvent plus saillans et plus prononcés chez certains individus que sur d'autres. « Par exemple, nous savons, dit cet auteur, que les obstructions de la rate causent souvent des écoulemens sanguins par le nez ; les inflammations lentes du foie, par les poumons, etc. »

Il essaie, dans le dernier chapitre de cette seconde partie, de déterminer à laquelle des classes précitées peuvent appartenir des flux sanguins abondans qui surviennent sans signes précurseurs et sans le travail apparent d'aucunes espèces d'organes. « Par exemple, je ne sais à quel genre on doit rapporter l'hémorragie qui pensa causer la mort au célèbre Louis Duret, dans un moment où, dit-il, aucun sentiment désagréable ne le troublait, et où, loin de s'attendre à aucun fâcheux accident, il se livrait aux caresses de ses enfans et de son épouse. » Ce cas est en effet très-extraordinaire, et l'auteur ne cherche point à l'expliquer. Il ne s'arrête pas non plus sur la cause première du flux menstruel chez les femmes ; mais, en ne le considérant que comme hémorragie, il trouve que ce n'est pas toujours une hémorragie du même genre, mais tantôt du premier, et tantôt du troisième de ceux qu'il a fixés précédemment.

La troisième et la quatrième partie de cet ouvrage sont consacrées, l'une à l'examen approfondi des agens capables de provoquer ou d'augmenter l'action des forces d'où naissent immédiatement les hémorragies ; l'autre, à l'énumération des résultats généraux d'un très-grand nombre de faits dont l'auteur se sert pour déterminer les rapports qui lient chaque espèce d'hémorragie avec divers états de maladie, soit aiguë, soit chronique ; ce qui le conduit à indiquer les données d'après lesquelles on peut connaître si les hémorragies sont utiles ou préjudiciables.

Les avantages d'une bonne classification se font principalement sentir, lorsqu'il s'agit de prescrire un traitement méthodique ; aussi s'apercevra-t-on, en lisant la cinquième et dernière partie, de la facilité avec laquelle l'auteur établit une méthode curative pour beaucoup de cas qui paraissent obscurs, et sur lesquels la pratique médicale était incertaine. Nous citerons seulement quelques passages du chapitre sur le traitement de l'hémorragie par fluxion générale : l'auteur y distingue trois cas, « 1° celui où l'évacuation se fait avec modération, sans trouble, sans aucun des symptômes qui dénotent un effort trop violent ; 2° celui où la fièvre, le mouvement fluxionnaire et l'écoulement ont une impétuosité qui fait craindre une terminaison funeste ; 3° celui où l'évacuation ayant été abondante par la rapidité ou la durée de l'effusion, l'hémorragie continue néanmoins de se faire sans changer de nature, et jette le malade dans une faiblesse alarmante. »

Dans le premier cas, il conseille l'usage des substances rafraichissantes et mucilagineuses ; il interdit tout exercice capable de stimuler l'organe par où se fait l'hémorragie. Il veut aussi qu'on se garantisse du froid extérieur. « Cullen, ajoute-t-il, a reconnu combien le froid était propre à favoriser les hémorragies, et il le met expressément au nombre des causes éloignées de ces flux. Je suis étonné, d'après-cela, qu'il le place ailleurs parmi les moyens curatifs les plus efficaces et les plus sûrs, dans tous les cas, sans exception. »

Le second cas exige, selon le même auteur, qu'on satisfasse d'une manière artificielle au besoin d'évacuation sanguine ; qu'on choisisse pour moyens révulsifs ceux qui ne produisent aucune excitation générale sensible ; enfin qu'on applique sur la partie affectée, ou près de cette partie, des topiques appropriés.

On oppose au troisième cas la méthode analytique, consistant à prévenir les mouvemens fluxionnaires, et empêcher la sortie du sang, et on a recours ensuite aux méthodes perturbatrices. On peut détruire les mouvemens fluxionnaires par une saignée révulsive et en évacuant le moins de sang possible ; par la ligature, par des impressions fortes ou toniques sur l'estomac. « C'est apparemment à l'effet révulsif de la compression de l'estomac, qu'il faut attribuer l'utilité des émétiques de laquelle Cullen a paru douter, faute d'avoir distingué les divers genres d'hémorragies que j'ai établis et les divers cas du premier genre. Néanmoins, malgré l'avantage qu'ils procurent en changeant la direction des

mouvemens toniques, la faiblesse du malade fait craindre ce remède dans les circonstances dont je parle. » Ce troisième cas est un de ceux où l'opium peut convenir en arrêtant les contractions fluxionnaires.

Au reste cette partie essentielle de l'ouvrage doit être lue en entier par les hommes de l'art qui soupçonnent déjà de combien de modifications le traitement des hémorragies est susceptible. Ils y trouveront un vaste recueil de faits sur lesquels sont motivés les préceptes rédigés par l'auteur avec cette franchise qui n'appartient qu'à la science réunie à la modestie.

TOURLET.

BEAUX-ARTS.

On va exécuter à la manufacture des Gobelins ; des portraits de S. M. l'EMPEREUR en buste. En attendant qu'ils soient mis sur le métier, voici la notice des travaux dont on s'occupe :

Le tableau de la peste de Jaffa, par Gros, est au deux tiers fait.

Le tableau de David, représentant le passage du Mont-Saint-Bernard par S. M., à cheval ; et le tableau de Gros, représentant S. M. distribuant des sabres d'honneur aux braves de son armée, après la bataille de Marengo, sont déjà commencés.

Le tableau de Regnault, représentant la mort du général Desaix, est avancé.

Ces quatre ouvrages sont confiés aux premiers artistes de la manufacture.

Les portraits en pied de Madame, mère, et de S. M. l'Impératrice, par Gérard, sont sur les métiers.

On exécute en basse-lisse, c'est-à-dire en tapisserie que l'ouvrier travaille à revers, plusieurs meubles d'une grande beauté, et quelques portraits de princes ou princesses de la famille impériale.

Plusieurs copies d'anciens tableaux sont entre les mains des ouvriers les moins habiles, ou de jeunes élèves qui s'essayeront.

La galerie et les magasins de la manufacture sont d'ailleurs riches de plusieurs morceaux de tapisseries, parmi lesquels on voit figurer la Mort de Coligny, la Visite de François I^{er} à Léonard de Vinci, et les Quatre Saisons, figurées d'une manière allégorique.

NÉCROLOGIE.

M. Dupont, ancien lieutenant particulier au Châtelet de Paris, vient de mourir au château de Tartigny, département de l'Oise, âgé de 93 ans.

Il laisse des souvenirs touchans à tous ceux qui l'ont connu, des regrets douloureux à sa famille, et le modèle d'une vie irréprochable.

M. Dupont se signala par ses lumières et par ses vertus, dans une compagnie où les unes et les autres étaient, pour ainsi dire, le commun apanage de tous ses membres.

En 1763, il n'était encore que simple conseiller au Châtelet : le Gouvernement attribua alors à cette compagnie la connaissance de l'affaire du Canada, qui venait d'être cédée aux Anglais par le traité du 10 février de la même année. Le mérite seul de M. Dupont l'avait fait désigner rapporteur de cette affaire. La manière distinguée dont il remplit cette mission, justifia le choix honorable dont il avait été l'objet. L'élevation à la charge de lieutenant particulier, fut la récompense de ses travaux.

Devenu l'un des chefs de sa compagnie, M. Dupont s'assit à côté de deux des lieutenans civils les plus recommandables dont s'honore l'ancienne magistrature : M. Dufour, puis le vénérable M. Angrand d'Alleray.

Après un demi-siècle de magistrature, M. Dupont, parvenu à l'âge de 75 ans, n'avait aucune des infirmités de la vieillesse. Il aurait pu encore, pendant une assez longue suite d'années, se consacrer, dans l'administration de la justice, à l'utilité de ses concitoyens. La révolution, plutôt que l'âge, vint le forcer de renoncer à ses fonctions. Homme privé, il ne cessa pas de faire du bien. Pendant le cours de sa magistrature, il avait été administrateur des hôpitaux de la capitale. Sans autre mission que celle qu'il tenait de son humanité, il fut, dans sa retraite, le bienfaiteur de ses voisins indigens, le pere des pauvres. Ce fut dans ces pieuses occupations, et au sein d'une famille dont il était l'amour et l'honneur, qu'il acheva paisiblement une carrière pleine, une carrière dont toutes les périodes ont été marquées par les vertus du magistrat et par les œuvres de l'homme de bien.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b ^e	55 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— courant	56 $\frac{1}{2}$	57 $\frac{1}{2}$
Hambourg	180	179 $\frac{1}{2}$
Madrid effect.	15 85	15 65
— vales		
Cadix effect.	15 85	15 65
— vales		
Barcel. effect.		
Lisbonne	443 r	455 r
Livourne	507 c	504 c
Naples		440
Milan	7 16 6 d. p. 6 f	7 17 6 d.
Bâle	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Francfort		
Auguste	250	248
Vienne	115	
St-Petersbourg		
Lyon	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Marseille	pair.	1 p.
Bordeaux	pair.	1 p.
Montpellier	p.	
Gênes eff.	4 77	4 74
Geneve		160 $\frac{1}{2}$

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour 100 c. j. du 22 mars 1808.	85 fr. 30 c.
Idem. jous. du 22 sept. 1808.	fr. c.
Bons de remboursement	fr. c.
Provisoires	fr. c.
Bons an 7	fr. c.
Bons an 8	fr. c.
Rescriptions sur domaines	fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Actions de la Banque de France.	1275 fr. c.

Entreprises particulières.

Actions des ponts, j. du 1 ^{er} janv.	fr. c.
Actions des fonderies de Vaucluse.	fr. c.

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui, Saül, oratorio. — On commencera à 8 heures.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui,

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui un Concert spirituel, dans lequel on exécutera des fragmens du Requiem de Mozart.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui,

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, Arlequin à Alger, Bancelin, et Mincétoff.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, Peau-d'Ane, et Bâtardin.

Salle Montansier, Palais-Royal. Aujourd'hui, danse sur la corde tendue, et exercices extraordinaires des Chiens et Singes savans.

Cirque Olympique de MM. Franconi fils. Aujourd'hui,

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées au public dans les deux rotondes du boulevard Montmartre ; depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, cour des Fontaines, n^o 1. Grand Concert d'harmonie, tous les jours à huit heures du soir.

Cabinet de physique et de psychagogie de M. le Breton, rue Bonaparte, Abbaye St-Germain, n^o 5. Ce cabinet est ouvert les dimanche, mercredi et vendredi, à sept heures du soir.

Théâtre de la Nouveauté, à l'hôtel des Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré. Aujourd'hui, expériences de physique et mathématiques, tours d'adresse, de mécanique fantasmagorie, de M. Olivier. On commencera à 7 heures et demie précises. — Dimanche, la clôture.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon. M. Pierre continuera aujourd'hui, et tous les jours, à sept heures et demie, son intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches.